

## ÉTUDES À L'ÉTRANGER

# AU QUÉBEC, LE BLUES DES FRANÇAIS

Ils sont plus de 10 000 à se former dans la province canadienne. Isolement, cours en ligne : la déprime gagne, les universités se mobilisent

MONTRÉAL - correspondance

**J**e vais bien», assure Ilyès à plusieurs reprises, comme s'il tenait à s'en convaincre. Mais, au fil de la conversation, ce Français concède qu'il a «parfois de vrais coups de mou». Assigné à suivre ses cours en ligne dans sa chambre située dans la résidence étudiante de l'université de Montréal, le jeune homme, en troisième année de relations internationales, d'ordinaire débordant d'activité, n'a pas mis les pieds sur le campus depuis plusieurs semaines. Au réveil, il tend le bras pour allumer la caméra de son ordinateur et assiste à son premier cours. C'est reparti pour un jour sans fin. Seule soupape qu'il s'accorde, aller nager trois fois par semaine dans la piscine universitaire, restée ouverte. «Ça me permet d'oublier que la seule chose qu'on ait le droit de faire, c'est de ne rien faire.»

Les Français qui étudient au Québec – ils sont plus de 10 000 – étaient nombreux à avoir profité de l'été pour se ressourcer dans l'Hexagone auprès de leur famille. Mais, en revenant, ils savaient à quoi s'en tenir : dès le printemps, la plupart des établissements d'enseignement supérieur de la province avaient annoncé que, à l'exception de rares travaux pratiques, le semestre d'automne serait assuré à distance.

Mais la perspective de suivre de Metz, Toulouse ou Paris leurs cours en ligne avec six heures de décalage horaire, aussi bien que leur volonté de renouer avec ce qu'ils espéraient être un retour à la normale de la vie estudiantine québécoise, les ont souvent poussés à traverser l'Atlantique. Tous, cependant, n'avaient pas anticipé l'épreuve qui les attendait. D'autant qu'au Québec, comme ailleurs, la deuxième vague de la pandémie a provoqué dès la fin septembre des mesures de restriction sociale : la fermeture des cafés et des restaurants et l'interdiction stricte de recevoir des amis chez soi ont contraint chacun à revivre une solitude imposée, le tout à des centaines de kilomètres de leur entourage familial.

## «VOUS ALLEZ BIEN?»

Jeune Française en quatrième année à HEC Montréal, Juliette confesse, malgré un naturel optimiste, être régulièrement en proie à des crises d'anxiété. «Le fait d'être brimée dans sa liberté et dans sa sociabilité, de ne pas pouvoir se projeter dans son avenir à un âge où on est prêt à conquérir le monde, c'est très dur mentalement», admet-elle. En colocation avec quatre camarades dans un duplex situé dans le quartier du Plateau à Montréal, l'étudiante a la chance d'échapper à l'isolement, «même si parfois c'est la guerre dans l'appartement», s'amuse-t-elle, «parce qu'on est toutes stressées à tour de rôle».

Du point de vue pédagogique, depuis l'expérience du printemps dernier où les professeurs avaient improvisé en catastrophe le basculement de leur apprentissage sur des plates-formes numériques, la situation s'est pourtant

améliorée. «Les profs ont adapté leurs formats de cours et leur évaluation à ces nouveaux outils», témoigne Ilyès. Souvent, ils commencent leurs sessions par un «Vous allez bien?» adressé aux élèves, qui n'a rien d'une formule de politesse mais tout d'une vraie sollicitude. «Il y a pourtant des moments où je lâche l'affaire», concède Salomé, étudiante en commerce électronique. «Entre les cours synchrones et asynchrones, ceux qui se terminent à 22 heures et les devoirs à rendre, j'ai totalement perdu la notion du temps, et je ne parviens plus ni à anticiper ni à m'organiser», regrette-t-elle, reconnaissant avoir «sous-estimé la dureté» de cette rentrée.

Les uns soignent leur blues en passant plus de temps que raisonnable sur des jeux vidéo en ligne. D'autres avouent profiter des bienfaits déstressants du cannabis, en vente libre au Québec. Certains bravent les consignes pour se retrouver en petits groupes sur les campus désertés des universités. Mais l'annonce du suicide d'un étudiant français à Montréal, cet automne, a fait pour tous l'effet d'une onde de choc, en venant souligner leur vulnérabilité. Les établissements ont saisi l'urgence qu'il y avait à communiquer sur leurs dispositifs d'aide et d'écoute, en particulier auprès des étudiants étrangers.

«Nous avons recruté des psychologues et multiplié les activités à distance, comme les ateliers de yoga ou de gestion de l'anxiété, afin de briser l'isolement ressenti par certains de nos élèves», explique Geneviève O'Meara, porte-parole de l'université de Montréal. A l'université Laval à Québec, la rectrice, Sophie D'Amours, a mis en place le programme «Comment ça va?» pour appeler un à un les étudiants internationaux, plus seuls que les autres, et s'est employée à pallier une autre source d'angoisse : la précarité financière aggravée par la pandémie. «Grâce à une levée de fonds de 1,8 million de dollars, nous distribuons des bons d'achat, payons des factures de logement pour tous ceux qui sont exclus des aides canadiennes», précise-t-elle.

Au Cégep de Drummondville (type d'établissement d'enseignement supérieur postbac), le directeur des affaires étudiantes, Pierre Vigeant, veille tout particulièrement à l'accueil des jeunes Français qui viennent ici avec le statut d'«étudiants-athlètes» pour intégrer l'équipe de football américain : «Nous allons les chercher à l'aéroport, faisons leurs premières courses pour le début de leur confinement obligatoire de

quatorze jours. Nous établissons dès le départ un contact humain, pour qu'ils ne sombrent pas dans le désespoir, le temps que la saison sportive reprenne.»

L'université de Sherbrooke est la seule au Québec à avoir choisi de conserver le maximum de cours en présentiel, en organisant des classes en extérieur jusqu'à la fin octobre ou en louant des sous-sols d'église, pour respecter les distances sanitaires. «L'essentiel pour nous», explique Pascale Lafrance, vice-rectrice chargée des relations internationales, «était que les étudiants tissent des liens entre eux et avec les enseignants dès le début, afin qu'ils soient prêts à affronter le reste de l'année.»

## EMBÛCHES ADMINISTRATIVES

Le parcours du combattant imposé par les services d'immigration du Québec et du gouvernement canadien aux étudiants internationaux a été une autre source de stress. Géraldine Forestier, de l'association Union française qui seconde les expatriés, a reçu nombre d'appels de la part de jeunes Français «démunis ou en colère face au flou artistique dans lequel ils étaient maintenus».

Pour ceux qui étaient déjà au Québec l'année dernière, qui disposaient déjà d'un permis d'études et d'une adresse de résidence, le passage de la frontière était «normalement» permis, sauf à tomber sur des douaniers trop pointilleux, ce qui a parfois été le cas. En revanche, ceux qui entamaient leur cursus ont dû patienter de longs mois avant de recevoir le précieux sésame. Le 21 octobre, un assouplissement des règles au niveau fédéral a enfin permis aux nouveaux étudiants de franchir la frontière. Arrivé sur le sol canadien début novembre, Ala Dine a dû vivre sa quatorzième obligation confinée dans son appartement montréalais ; il poursuit désormais ses cours en ligne comme il avait commencé à le faire depuis Choisy-le-Roi (Val-de-Marne). Mais qu'importe, s'enthousiasme l'étudiant en première année de sciences politiques, «quand tout reviendra à la normale, je serai là, au bon endroit, à Montréal, mon rêve!».

Certains ont préféré différer leur projet d'études au Québec d'une année, voire renoncer à y remettre les pieds. Erwann a choisi de rester dans la maison familiale du Tarn pour achever sa licence en relations internationales. «Payer un loyer à Montréal pour suivre des cours à distance, avec peu d'espoir de trouver un job étudiant n'était pas dans mes moyens. Mais travailler seul, tard dans la nuit, et vivre en décalé avec ma famille, psychologiquement, ce n'est pas simple non plus d'être ici.»

Les universités québécoises ont largement compté sur leur attractivité légendaire auprès des étudiants internationaux pour espérer passer à travers les mailles de la crise. Raté. Des données préliminaires collectées par le Bureau de coopération interuniversitaire, publiées le 2 octobre, indiquent une chute de 8,6 % des inscriptions d'étudiants étrangers par



CHIARA DATTOLA

rapport à la saison dernière, une baisse plus marquée encore pour les premiers cycles.

Une situation qui, à terme, pourrait menacer financièrement ces établissements, dont parfois près d'un tiers des ressources repose sur les frais de scolarité plus élevés des étudiants étrangers. L'organisme fédéral Statistique Canada a établi, le 8 octobre, plusieurs scénarios noirs, estimant que les pertes pour les

universités du pays pourraient totaliser, au cours de l'année 2020-2021, entre 377 millions et 3,4 milliards de dollars.

A l'approche de Noël, les étudiants français avouent ressentir une «boule au ventre». «J'ai très envie de partir retrouver ma famille mais, comme tout ce que nous faisons en ce moment, je sais que cela comporte un risque», s'inquiète Juliette, qui craint qu'une possible nouvelle flambée épidé-

mique ne vienne modifier du jour au lendemain les règles d'entrée sur le sol canadien. Mais le besoin irrésistible de «prendre des forces» devrait néanmoins inciter beaucoup à s'offrir un billet d'avion, avant de revenir affronter l'hiver canadien. Une épreuve qui, comparée à la grande solitude dans laquelle les plonge cette crise sanitaire, passerait presque pour une partie de plaisir. ●

HÉLÈNE JOUAN



## Erasmus+

DES OPPORTUNITÉS  
INTERNATIONALES  
POUR LES FORMATIONS  
DE LA CULTURE

82

ÉTABLISSEMENTS  
D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR  
DE LA CULTURE CHARTÉS  
ERASMUS +

24

MILLIONS D'EUROS  
ENTRE 2014 ET 2020

16 200

MOBILITÉS ERASMUS +



Témoignages,  
exemples de projets :  
[agence.erasmusplus.fr](https://agence.erasmusplus.fr)



